

## INTRODUCTION

Avec la trilogie *Temps et Récit*, Ricoeur établit et explore la corrélation entre l'acte de raconter et son caractère temporel. Puisque ces deux aspects sont liés à un niveau fondamental, cela implique donc que l'intrigue ne peut se dérouler que dans le temps : elle est donc « plus qu'une structure, au sens statique du mot : une opération »<sup>1</sup>. Le concept d'intrigue est propre à être ressaisi de l'intérieur du vécu : c'est pourquoi l'on parlera dorénavant de « mise-en-intrigue », celle-ci consistant « principalement dans la sélection et dans l'arrangement des événements et des actions racontées, qui font de la fable une histoire « complète et entière »<sup>2</sup> »<sup>3</sup>. « L'acte de « prendre ensemble » » qui fait le caractère intelligible de la mise-en-intrigue « constitue une forme très élaborée de *compréhension* ». Ricoeur utilisera pour désigner cette opération herméneutique le terme d'« intelligence narrative ».

Nous comparerons l'intelligence narrative ricoeurienne au jugement réfléchissant développé par Kant dans la *Critique de la faculté de juger* (1790), car cela nous permet de faire ressortir et d'insister sur l'acte de juger dans le déroulement du processus. Le jugement réfléchissant est l'un des deux types de jugements de la faculté de juger. A cette faculté est associé par Kant, le sentiment de plaisir et déplaisir, comme situé entre la faculté de connaître et celle de désirer. « La « faculté de juger réfléchissante » doit permettre l'accession au général, le particulier étant donné. Son principe est la finalité. »<sup>4</sup>. De manière analogique, on juge une vie humaine par un acte de « prendre ensemble », celui-ci valide le projet d'une vie. Le sceau de la mortalité s'étant abattu sur l'espèce humaine, il s'ensuit que personne ne peut juger de sa propre vie en fonction de son achèvement. A chaque instant, le vécu a une puissance de discordance rendant impossible la saisie achevée d'une vie à l'intérieur même du vécu. C'est pourquoi, pour pallier à ce manque fondamental, l'homme utilise la ruse du récit à des fins éthiques. En effet, la mise en intrigue est une activité

---

1-Ricoeur Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Editions du Seuil, 1986, p.16

2 -*Poétique* (1450 a 5 et 15), Aristote.

3-Ricoeur Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Editions du Seuil, 1986, p.16

4 -*Atlas de la philosophie*, par Peter Kunzmann, Franz-Peter Burkard et Franz Wiedman, éditions *Le livre de poche*, p.145

configurante et dynamique à la fois : elle veut l'unification dans la diversité, la synthèse de l'hétérogène, l'universel dans le particulier. Grâce au récit, nous arrivons donc à établir l'unité d'une vie. La multitude de récits qui forment nos cultures pointent une autre fonction importante du récit, corrélée avec la première. Il apparaît qu'une puissance d'apprentissage découle des récits. Ces derniers, qu'ils soient fictifs ou non, contribuent de manière primordiale à la formation de tout individu. De la transmission par oral qu'en faisait les aèdes, en passant par la *Poétique* d'Aristote, jusqu'à l'essor de l'édition, le récit a une place majeur dans la société qu'il nous appartient d'interpeller. Pour commencer cet enquête, nous partirons du constat très simple qui fait apparaître qu'aucune relation mimétique que nous entretenons avec une œuvre de culture ne prévaut sur une autre, dans sa réception. Il existera toujours un individu pour qui le livre que vous avez détesté aura une influence majeure. Il existera toujours quelqu'un pour remettre en cause la valeur de vos goûts culturels, valeurs dont vous êtes intimement persuadé du caractère absolu. L'influence des œuvres de culture est déterminante pour chacun de nous puisque, de ces dernières, nous retirons un certain nombre de valeurs morales que nous tentons d'appliquer à notre vie de tous les jours. Et c'est là que se situe le paradoxe et le noeud du problème : si l'apprentissage que nous retirons des œuvres de culture semble être soumis au relativisme le plus pauvre, comment se fait-il que nous en retirions les valeurs les plus absolues ? Et, inversement, si le relativisme est de rigueur, l'identité du sujet est-elle pour autant contrainte à l'incomplétude ?

C'est donc ce parcours du Soi vers les récits, et des récits vers le Soi qui va nous intéresser. Immergé dans une société régie par un ensemble de récits, quel est le rapport de chaque homme avec ce qui semble présider au développement de sa personnalité ? Nous allons donc analyser les apories et les succès de l'activité narrative concernant la voie longue entre mode d'être et mode de connaissance. Cela consiste à montrer comment la culture, par les récits qui l'a créée, conditionne les choix qui procèdent de la puissance d'agir d'un individu. Il est donc évident que notre parcours philosophique doit commencer par une théorie de la réception permettant de voir comment le spectateur participe de l'œuvre d'art, et comment cette participation contribue à la formation de l'individu. La théorie aristotélicienne de la *katharsis*, et le renouvellement conceptuel apporté par Hans-Georg Gadamer et sa théorie de la *mimesis* conceptualisée dans *Vérité et Méthode* nous ouvriront la voie. Par le biais de l'archéologie du concept d'œuvre d'art qu'effectue l'auteur, nous comprendrons pourquoi, dans cette dernière, l'expérimentation va de pair avec la réception et quelles en sont les conséquences.

Après, il importera de savoir comment le récit, en tant qu'imitation d'actions, peut-il amener à faire paraître les symboles devant les yeux du lecteur, pour que ce dernier puisse se les approprier ? La notion de symbole peut être esquissée en disant que c'est grâce à la mise-en-intrigue qu'un personnage, dans une histoire, se heurte à un certain nombre de péripéties, et fait apparaître certaines problèmes qui appellent interprétations. Pourquoi appellent-ils interprétation ? Quelles en sont les conséquences ? Quelle est la fonction du symbole, à mi-chemin entre le problème et l'interprétation ? C'est ce que nous analyserons. En plongeant une strate en dessous dans l'archéologie du récit, nous verrons que la dissociation et l'occultation de deux notions du temps incompatibles (le temps du vécu d'une part, et le temps de l'univers, d'autre part) est ce qui dans le vécu appelle récit.

Puis, nous nous intéresserons au monde du texte. Celui-ci constituant une sphère indépendante de la psychologie de l'auteur, comment et par quel biais le lecteur procède-t-il à son appropriation, et donc, à plus forte raison, à l'appropriation des symboles présents dans le texte ? Il nous importera de savoir en quoi la référence non ostensive que donne à voir le récit de fiction – celle d'un monde qui ne peut se pointer du doigt, mais uniquement se raconter - nous renseigne sur les structures primitives de l'identité, et le monde qui les révèle : le monde du texte, « au sens d'un monde dans lequel nous pourrions habiter et déployer nos potentialités les plus propres »<sup>5</sup>.

Et nous verrons alors que la médiation imparfaite que chaque être humain entretient avec lui-même par l'entremise des œuvres de culture le pousse au conflit. En effet, prisonnier de sa propre perspective, le Soi ne cesse de se réinterpréter en fonction de son parcours à travers les récits. Puisqu'il apparaît qu'aucune interprétation n'est supérieure aux autres, la conflictualité est le fonctionnement normal de la confrontation des interprétations.

L'enjeu sera alors de comprendre comment la souffrance du personnage tragique face à l'énigme existentielle à laquelle il est confronté engendre la compréhension morale du lecteur. C'est-à-dire que nous isolerons le mode opératoire spécifique par lequel de la réception d'une œuvre de culture résulte un apprentissage. Enfin, malgré le caractère relatif de chaque interprétation, nous verrons comment elles sont légitimées dans la revendication d'existence et de sens de la personne qui les fait. Et ainsi, nous poserons la primauté de l'accomplissement de la subjectivité sur l'érection de valeurs morales en démontrant, paradoxalement, que la première a bien plus à voir avec la visée de la « vie bonne » que la deuxième.

---

5 - *Temps et Récit, t.3 le temps raconté, Poétique du récit : histoire, fiction, temps* (p.184), 1985, éditions du Seuil